

L'étoile du BERGER

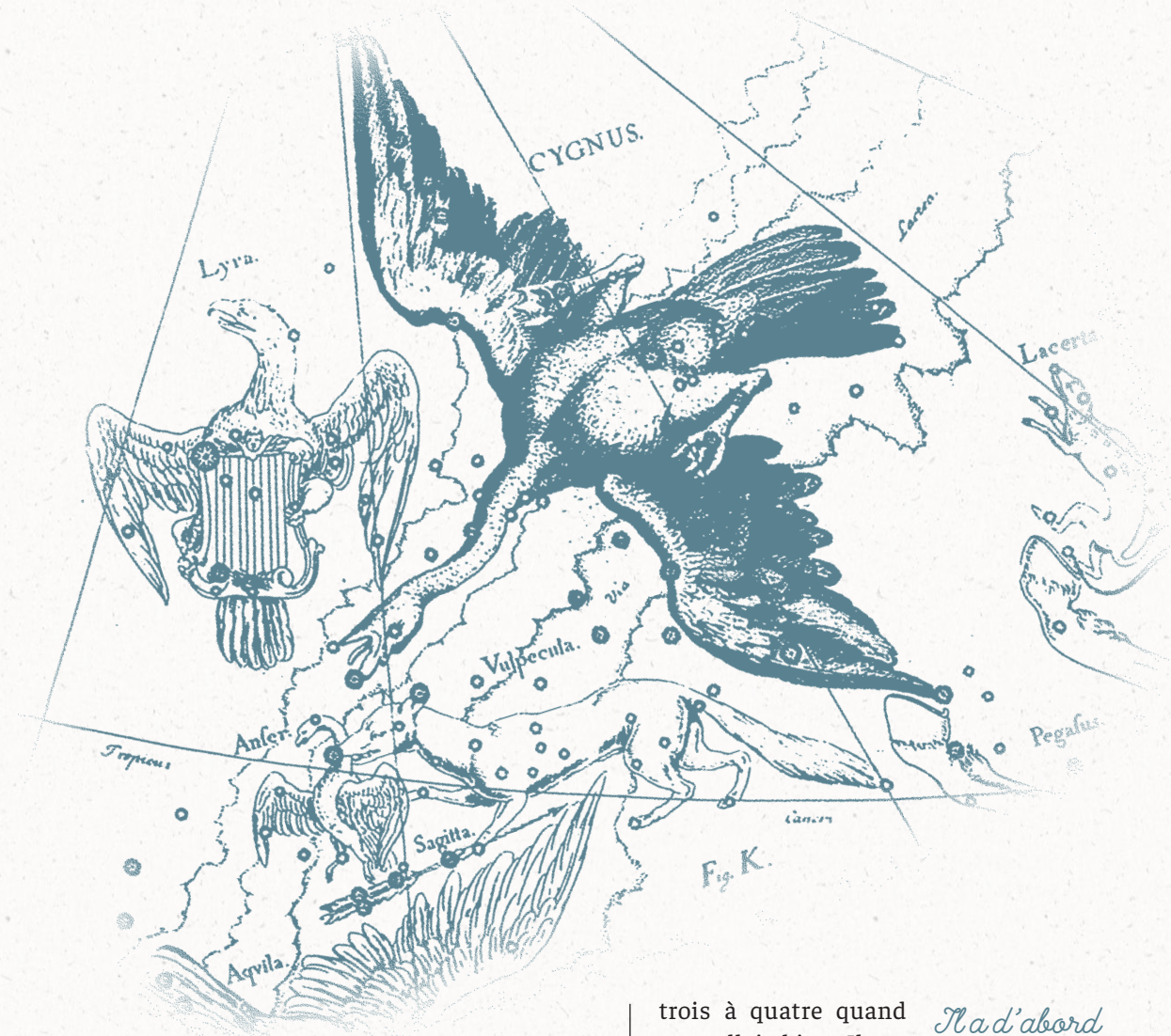
La planète Vénus est bien visible quand elle passe devant le Soleil. Mais cela ne se produit que 4 fois en deux siècles et demi. On comprend qu'un astronome puisse alors prendre bien des risques pour voir ce qu'on appelle le « transit » de Vénus. Au point de passer pour mort.

Il est plutôt rare de garder une notoriété posthume avant tout pour sa malchance. Il est plus surprenant encore de bénéficier d'une telle mémoire post mortem... de son vivant. C'est pourtant ce qui arriva à un astronome et cartographe français du XVIII^e siècle, Guillaume Le Gentil de la Galaisière.

Né à Coutances en 1725, sans doute sous une mauvaise étoile, disciple de Joseph-Nicolas Delisle, il a d'abord été un excellent observateur du ciel, découvreur de plusieurs corps célestes (aujourd'hui répertoriés sous les noms de Le Gentil 1, 2, 3...), en particulier la nébuleuse obscure dans la constellation du Cygne.

Observer les étoiles

Membre de l'Observatoire de Paris et de l'Académie royale des sciences, il est un savant respecté lorsqu'il décide de se consacrer à l'observation du transit de Vénus de 1761. Il s'agit du passage de la planète Vénus entre le Soleil et la Terre. On ne parle pas d'éclipse, car l'éloignement de notre planète fait que Vénus n'est visible que sous forme d'un tout petit disque noir sur le fond solaire. Ce phénomène totalement prévisible est très rare, car les orbites terrestre et vénusienne forment un angle de 3,4° ; l'alignement Soleil-Vénus-Terre ne se produit que quatre fois au cours d'un cycle de 243 ans, sous forme de deux paires de transits séparés de huit ans.



Johannes Hevelius
Atlas Coelestis, 1690

La plus grande partie des astronomes n'a ainsi pas la chance de pouvoir observer ce phénomène important car c'est ainsi qu'on a pu préciser la distance entre le Soleil et la Terre. Rien d'étonnant que Le Gentil ait donc souhaité procéder à l'observation du transit prévu pour 1761 dans les meilleures conditions. Pour cela, il a calculé que l'angle le plus favorable sur un territoire français serait à Pondichéry.

Le goût de l'aventure

Prudent, il prévoit quinze mois pour un voyage qui n'en nécessitait généralement que

trois à quatre quand tout allait bien. Il est vrai qu'on était alors en pleine guerre de Sept Ans et qu'il fallait éviter les flottes britanniques. Parti de Paris en mars 1760, il arrive à l'île de France (l'actuelle île Maurice) en juillet de la même année. Il embarque sur une autre frégate en mars 1761 (il fallait attendre le retour de la mousson d'été) et c'est là que l'infortune frappe pour la première fois : alors que le navire parvient à proximité de la côte du Coromandel, la crainte de chasseurs anglais fait faire demi-tour au capitaine.

Il a d'abord été un excellent observateur du ciel, découvreur de plusieurs corps célestes, en particulier la nébuleuse obscure dans la constellation du Cygne.

Les mésaventures de Guillaume Le Gentil, le chasseur d'étoiles



**Mars 1760
DÉPART**
de Paris
pour Pondichéry



**Octobre 1771
RETOUR**
32 ans plus tard, il découvre sa mort à Paris. Il lutte en vain pour récupérer ses droits et son patrimoine. Mort réelle en 1792.

6 Juin 1761
Jour du 1^{er} transit de Vénus, le bateau est encore en pleine mer. Observation impossible.

Mars 1761
À proximité de la côte du Coromandel, demi-tour par crainte des chasseurs anglais.



Mars 1768
Arrivée à Manille et construction d'un observatoire.



3 juin 1769
Jour du 2^e transit de Vénus. Temps nuageux, observation impossible.



1768
Prochain objectif transit de Vénus à Manille le 3 juin 1769

Juillet 1760
Arrivée à l'île de France (l'actuelle île Maurice). Arrêt pour cause de mousson.

1761-1768
Cartographie du littoral oriental de Madagascar.



Madagascar

Île de France

Cap de Bonne Espérance



Mer de Chine orientale

Golfe du Bengale

Pondichéry

Manille

NOUVELLE-HOLLANDE

ASIE

EUROPE

AFRIQUE

OCEAN ATLANTIQUE

OCEAN INDIEN



Colbert présente à Louis XIV les membres de l'Académie royale des sciences, l'observatoire en construction est visible à l'arrière plan.

Le 6 juin, jour du transit de Vénus tant attendu, Le Gentil est en pleine mer et les observations précises sont impossibles avec les mouvements du vaisseau. Patient, il décide de rester dans cette partie du monde pour attendre le prochain transit qui doit avoir lieu en 1769, après avoir prévenu par lettres l'Académie, l'Observatoire et sa famille. Il profite de ce séjour forcé dans l'océan Indien pour cartographier le littoral oriental de Madagascar.



observation. Déprimé, malade, il joue encore de malchance au retour, essayant tempêtes et avaries de navires. Il se retrouve en France en octobre 1771, plus de onze ans après son départ.

De retour, il découvre qu'il est tenu pour mort ou, tout du moins, que son décès avait été juridiquement déclaré. Captures par des navires anglais, naufrages, négligences avaient fait qu'au-

Le livre qu'il tira de ses mésaventures eut un joli succès et il vécut jusqu'en 1792 sans nouveau coup de déveine notoire.

cune de ses nombreuses missives n'étaient arrivées à destination. Comme il était célibataire, sa famille avait partagé ses biens. Des remplaçants occupaient son siège à l'Académie royale des sciences et son poste à l'Observatoire.

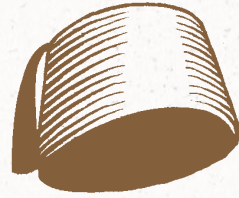
C'est finalement sa malchance comme observateur du transit vénusien qui fit parler de lui dans les salons. S'il ne réussit pas, malgré de nombreux procès, à récupérer ses biens, Louis XV lui fit retrouver son siège, son poste et l'aïda d'une pension. Logé dans l'Observatoire royal, il épousa une jeunette, Marie-Michèle Potier. Le livre qu'il tira de ses mésaventures eut un joli succès et il vécut jusqu'en 1792 sans nouveau coup de déveine notoire, son (vrai) décès n'étant en rien dû aux troubles révolutionnaires.

Du risque de rester loin de chez soi

Pour le second transit du siècle, il calcule que le meilleur lieu d'observation sera Manille. Il y arrive en mars 1768 avec plus d'un an d'avance, ce qui lui laisse le temps de construire un petit observatoire. Mais, le jour fatidique, le 3 juin 1769, alors que le ciel avait été limpide les semaines précédentes, en conformité avec le rythme saisonnier que connaissait bien Le Gentil, le ciel est totalement couvert de nuages et le malheureux astronome venu de l'autre côté du monde ne peut faire aucune

Probablement, s'il avait pu observer l'un des transits de Vénus et retrouver sans difficulté sa situation à son retour, son nom ne survivrait que dans quelques notes d'histoire de l'astronomie. Alors que l'Union astronomique internationale a baptisé de son patronyme un des cratères lunaires et qu'un opéra, *Transit of Venus* (livret de Maureen Hunter, musique de Victor Davies, créé au Manitoba Opera à Winnipeg en 2007), fut tiré de ses mésaventures.





TARBOUCHE ou FEZ SANS bord et sans LIMITE

Un couvre-chef d'origine grecque antique, s'est diffusé dans tout l'empire Ottoman et bien au-delà comme élément de modernité. Il est maintenant devenu son contraire, souvent perçu comme une survivance folklorique, voire coloniale.

En 1829, le sultan Mahmoud II promulgua un firman imposant à tous les dignitaires de l'Empire ottoman, civils et religieux, le port du fez. Cette mesure s'inscrivait dans la politique de modernisation de la Sublime Porte visant, entre autres, à l'occidentalisation du costume. Le bonnet de feutre rond et sans bord est beaucoup plus ancien et remonte, au moins, à l'Empire byzantin. De ce fait, avec diverses variations de taille et de rigidité, il se rencontre sur tout le pourtour méditerranéen et il a fait école bien au-delà.

Mais au XIX^e siècle, ce chapeau sans bord, donc permettant de toucher le sol de son front sans

se découvrir, autorisait la prière musulmane tout en s'émancipant de l'image « orientale » du turban. Curieusement le fez, devenu un marqueur de l'espace ottoman, était tout au long du XIX^e siècle et au début du xxe une production surtout autrichienne destinée aux territoires balkaniques de l'Empire austro-hongrois et exportée largement chez le voisin turc.

Entre symbole du féodalisme et marqueur anticolonial

Presque un siècle plus tard, en 1925, Mustafa Kemal Atatürk interdit le port du fez devenu symbole du féodalisme. Il reste cependant un marqueur du paysage urbain égyptien jusqu'à son interdiction par Nasser, pour le même



Mahmoud II (sultan ottoman, 1808 à 1832) modernise l'empire (le Tanzimat). Il supprime, en particulier, le corps des Janissaires.

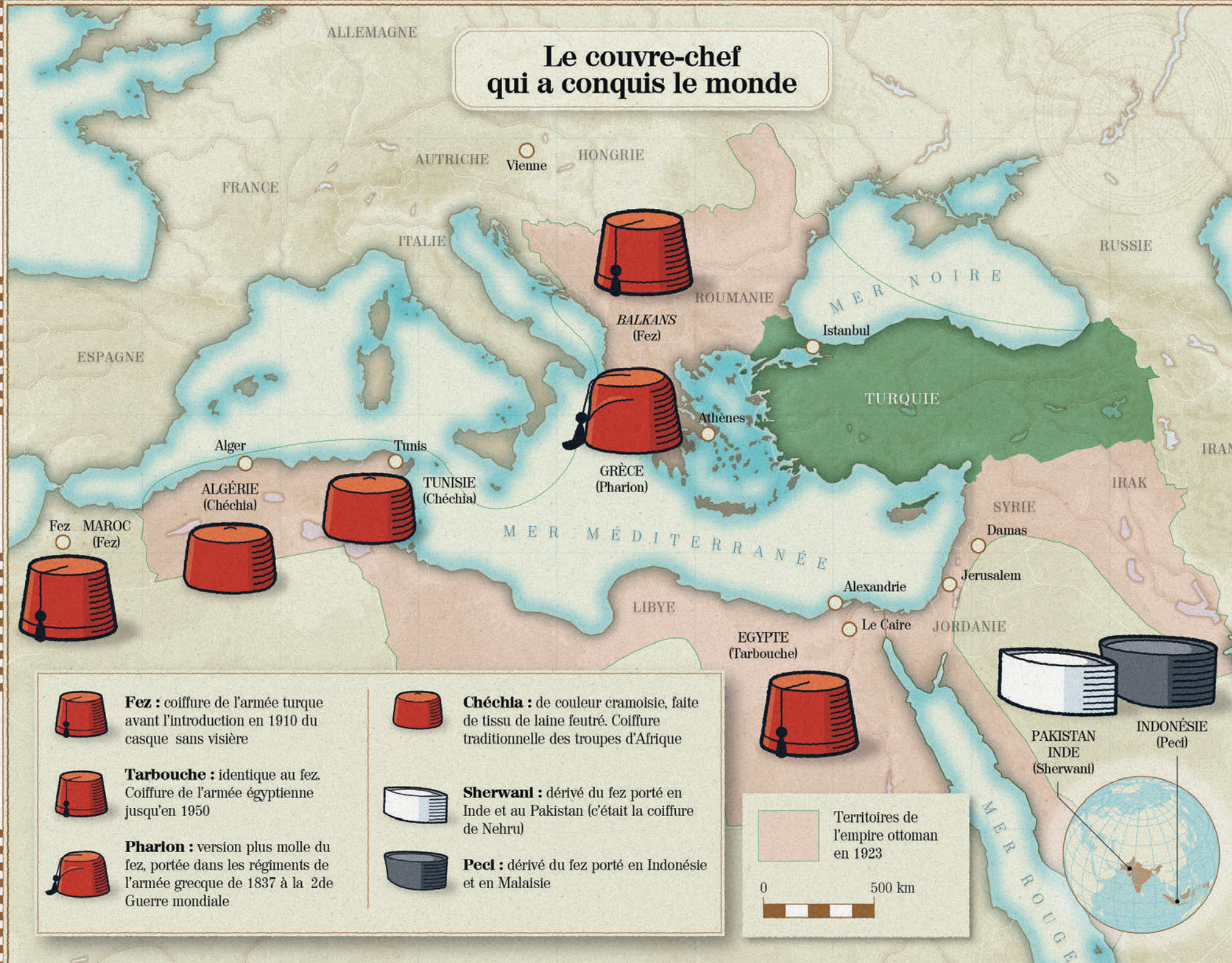
motif qu'Atatürk. Au bord du Nil, il s'appelle tarbouche, mot d'origine persane (de sar, la tête, et pouch, la coiffure). Au Maghreb, lui a longtemps été préférée une variante moins rigide, la chéchia, le fez ottoman étant logiquement appelé chechia stambouli, c'est-à-dire d'Istanbul. Le pays arabe où le fez a le mieux résisté est finalement celui qui n'avait pas été conquis par l'Empire ottoman : le Maroc. Le souverain chérifien en est souvent coiffé, comme beaucoup de dignitaires. Le port de ce chapeau avait acquis le statut de manifeste anticolonial lors du protectorat français ; il reste donc un symbole national, d'autant plus que l'étymologie de son nom vient sans doute de l'ancienne capitale, Fèz, en ayant perdu, en caractères latin, l'accent.

Le bonnet de feutre rond et sans bord est beaucoup plus ancien et remonte, au moins, à l'Empire byzantin.

Mondialisation du fez

Les armées coloniales ont été le principal vecteur de la mondialisation du fez. La chéchia est la coiffure traditionnelle des troupes françaises d'Afrique du Nord, qu'elles soient composées d'Européens (les zouaves), de Maghrébins (les tirailleurs tunisiens et algériens) ou mélangés (les chasseurs d'Afrique). Le modèle et l'uniforme des zouaves firent école dans les armées pontificales, brésiliennes et mêmes nordistes pendant la guerre de Sécession. Les tirailleurs sénégalais, corps créé en 1857, arboraient le fez rouge, illustré par la célèbre publicité de Banania ; la garde rouge d'honneur du Sénégal actuel l'a conservé. Les armées coloniales d'Afrique espagnoles, portugaises, italiennes et allemandes portèrent également le fez, ainsi que quelques unités de l'Empire britannique, comme les King's African Rifles. Ce fut également le cas de quelques unités des Antilles anglaises et le reste encore pour le régime de la Barbade. Des unités en Inde et aux Philippines portèrent également le fez.

Le couvre-chef qui a conquis le monde



Aujourd'hui, ailleurs qu'au Maroc, le tarbouche n'a plus guère qu'un usage destiné aux touristes, à l'instar des orchestres arabo-andalous du Maghreb ou des portiers d'hôtel égyptiens. L'époque, narrée par Robert Solé, où il était un marqueur de l'identité égyptienne, est révolue. En revanche, son port reste bien vif en Asie du Sud où il est devenu une affirmation de l'Islam. Dans l'empire des Indes britanniques, le rumi topi (le chapeau romain) permettait de manifester son identité et a été beaucoup utilisé par les militants de la Ligue musulmane. De fait, il reste associé aux premières décennies du Pakistan, avant que des coiffures considérées comme plus islamistes le supplantent.

Les armées coloniales ont été le principal vecteur de la mondialisation du fez.

Aujourd'hui, c'est surtout en Asie du Sud-Est, et d'abord en Indonésie, que le peci – la forme locale plus basse et sans gland, mais avec parfois des broderies – est largement arboré.

